

CLASSES LECTURES

DU DIFFICILE À L'IMPOSSIBLE

Il arrive que les fondements d'une réussite échappent à l'analyse, glissent entre les mailles de la théorisation. La décantation, le repos, la distance apportent peu d'éléments nouveaux. Reste alors l'écriture, peut-être, ou tout au moins l'effort d'écriture pour tenter d'explorer et de fixer les lignes grossières d'une cohérence.

Durant quinze jours, nous avons tenté de transplanter notre expérience de "pédagos" de Classe Lecture au cœur même d'un quartier. Une équipe de Villejuif nous a demandés. Une municipalité a accepté d'aider. Des enfants de CM2 ont remplacé la déception d'un départ avorté par l'intérêt de deux semaines d'un travail différent, Et comme le dit Claude FAVIER, pour eux, n'importe quel "différent" leur paraît prometteur ou tout au moins souhaitable... Et nous voilà partis à transplanter l'expérience Classe Lecture au sein d'une école. Même organisation de journée, même fonctionnement en groupes de projets, même volonté de se mettre à produire...

Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais il s'est passé quelque chose...

Ils étaient vingt-huit CM2. Habitants un quartier pas facile comme il en existe tant. Des "bourrus" qui ne mettent jamais en avant le moindre petit bout de sentiment. Si quelque chose tracasse tout le monde, il faudra beaucoup de flair à l'adulte pour arriver à savoir de quoi il s'agit. Si ça leur plaît, ils ne disent rien. S'ils sont déçus ou mécontents, ils s'agiteront sans cesse tout en masquant le plus possible leurs raisons. S'ils sont touchés ou émus, ils passeront le plus vite possible à autre chose.

Ils étaient vingt-huit CM2. Beaucoup ne se faisaient plus d'illusions sur l'école, son intérêt et ce qu'ils pouvaient en tirer. L'école, c'est ce qu'il faut supporter, un point c'est tout. Les plus "forts" d'entre eux arrivent à imposer à tous leur propre organisation, leur propre emploi du temps. S'ils sont présents, en classe, c'est qu'ils n'ont pas réussi à négocier une absence. D'autres, moins "durs à cuire" sont là, assis. Mais n'allez pas croire que leur tête y soit vraiment. D'autres enfin, ressemblent un peu plus à l'élève "traditionnel" : légaliste, travailleur à la demande, appliqué ou rêveur...

Ils étaient vingt-huit CM2. À la moindre question, ils sont aussi vingt-huit à répondre simultanément. Une meute de chiens fous qui courent dans tous les sens, qui se ruent sur la moindre baballe, la moindre parole, virtuoses du "coq-à-l'âne", champions de l'éparpillement. L'adulte dans un tel groupe ne peut que tenter de canaliser et n'y arrive que très rarement. Mais si par malheur il lâche prise, le torrent envahit tout et devient très vite indomptable.

Le travail en petits groupes a, dans ces conditions l'énorme avantage de limiter le nombre d'intervenants que l'adulte doit gérer. Mais il faut aussi multiplier le nombre d'adultes bien au clair sur cette nécessité vitale qui consiste à batailler à tout instant, à ne pas trop laisser de champ, à canaliser cette présence folle.

Durant ces quinze jours de batailles perpétuelles, quelque chose a un peu changé. Oh, pas grand-chose ! Mais quelque chose quand même... Par exemple, le taux d'absentéisme a considérablement baissé. Même ceux qui avaient l'habitude d'avoir autre chose à faire étaient là, chaque jour. Ils n'ont pas entamé non plus de mouvement de protestation contre l'allongement de la semaine (travail le mercredi matin) ni de celle de la journée (fin des travaux à 18 heures au lieu de 16 heures 30). Ils évitaient de plus en plus de prendre

des détours incompréhensibles pour expliquer certaines agitations. Ils en venaient au fait plus vite et plus vrai.

Mais ceci est quand même le résultat d'une présence permanente. Du genre de celle qui vous laissent épuisé en fin de journée, incapable d'aligner une phrase compréhensible.

Gaston MONOT, responsable d'actions lecture à la Municipalité dit : *"Je me demande si cet effort exceptionnel, aujourd'hui, et admirable ne se justifie que pour compenser les handicaps scolaires d'enfants en difficultés ou s'il doit retenir la pratique ordinaire d'un enseignement moderne."*

À mon avis, cet effort exceptionnel ne doit rien à un quelconque humanisme pédagogique. Il est plutôt la conséquence d'une situation de travail anormale et fabriquée de toute pièce. Les adultes intervenants ne s'incitaient pas à une sollicitation de tous les instants mais étaient dans l'obligation de le faire.

Le côté "admirable" s'en trouve bien écorné et c'est tant mieux...

L'exigence bénéfique qui naît de l'existence des circuits-courts...

Le journal : tous les jours.

L'émission de radio pour l'école : tous les jours aussi.

L'exploration "d'une grande histoire" avec les maternelles : tous les deux jours.

La présentation de livres pour la classe : tous les soirs.

Avouez que dans ces conditions de plannings serrés, la présence, la sollicitation, la stimulation devient une règle nécessaire. Qui plus est cette présence des "maîtres d'œuvre" que sont les adultes, n'a pas pour cible prioritaire les enfants eux-mêmes mais plutôt la production. Au centre du dispositif, donc, la production. Le feu de l'artillerie pédagogique, change d'objectif, de cible. Les enfants deviennent un peu plus, soit spectateurs, soit partenaires de cette volonté délibérée de produire en rafales. Ils se sentent moins objets d'intentions pédagogiques et un peu plus co-acteurs de celles-ci.

Qui plus est, la cadence quasi-quotidienne de la production permet de réinvestir les conclusions de l'analyse produite. Prise de distance, tentative de compréhension, théorisation, peuvent s'éprouver au contact d'une réalité qui se renouvelle. Le goût amer de l'échec s'atténue quand on a la possibilité de dire "La prochaine fois..."

En Centre Lecture, cette prise de conscience des enfants est plus longue à faire émerger. Ils pensent et restent à penser que cette organisation autour de productions multiples et à fréquences accélérées est une "lubie pédagogique" spécifique du lieu. En stage sur site le réinvestissement se fait plus évident, plus immédiat.

Dans ce type de dispositif, l'adulte intervient fort. La production provisoire de l'enfant n'est plus acceptée comme telle avec son lot de remarques plus ou moins valorisantes. Non, l'adulte regarde, constate et se demande à voix haute comment elle pourrait avancer.

L'écrivain qui vient ne se contente pas de faire écrire, il nous met dans le bain. Refus, longues discussions, silences, doutes sur le choix d'un mot ou le rebond de l'histoire. On s'essouffle, on fait semblant abandonner.

Et puis on est surpris quand le lendemain les rescapés de l'atelier font état de ce qu'ils ont réussi à faire. Alors, on discute sur "la tricherie" fréquente des adultes qui voudraient vous faire croire qu'écrire est facile ou que faire vient tout seul. L'exigence est dirigée vers la production, pas vers l'enfant lui-même, Ce qui résiste, c'est le mot, l'idée et ils résistent aussi pour les adultes ou les professionnels.

"Claude BOURGEYX m'a donné l'impression qu'il aurait travaillé de la même manière avec des adultes ou avec des enfants" (Coumar LATCHOUMIVASSAN).

"Toutes les personnes qui sont ici croient peut-être que ce stage nous a fait découvrir la lecture et que cela a été facile ? Vous vous trompez. Toutes les personnes qui ont participé au stage vous le diront. Par chaque groupe de travail nous avons découvert un problème différent" (Laëtitia DELBE).

Quand le travail de vient différent, le travailleur se voit différemment...

Les murs sont les mêmes, les adultes presque les mêmes, les salles sont celles que l'on utilise le reste de l'année, et pourtant... À l'école, on est écolier. On traîne, quelque fois on s'accroche. La plupart du temps on essaie d'avalier quelques petits bouts de programmes. On tente de gagner une tranquillité, une "paix armée" avec cet individu, "le maître", qui semble vous vouloir quelque chose.

Le Pourquoi de ce que l'on fait est pour plus tard.

Et puis, pour une raison inconnue, les choses changent.

Les murs sont pourtant à la même place. Les adultes sont là, aussi, Mais ils nous allongent la journée et la semaine.

Ils ne nous font plus prendre nos manuels habituels. Ils nous découpent en équipes. Ils nous donnent un calendrier serré de choses à réaliser. Bref, alors que "l'emballage" école n'a pas changé, le goût n'est plus le même.

Alors, le métier d'écolier se regarde différemment. Le lieu de travail n'a pas changé et pourtant le travailleur ne voit pas les choses de la même manière. Il regarde différemment ce métier parce qu'il y a matière à comparaison.

Et l'on avance des débuts d'explications et d'explorations : *"Un stage lecture comme le nôtre, ce n'est pas seulement pour les CM2. C'est aussi pour les adultes. Le stage lecture ce sont des enfants et des adultes qui font quelque chose ensemble. Ça me rappelle la maison. Je travaille par exemple, avec d'autres adultes, chez moi, pour faire la vaisselle, faire la cuisine, faire le ménage ou nettoyer la voiture.*

Un stage lecture, c'est faire avec des adultes.

La classe, c'est faire ce que l'adulte me dit de faire." (Mélanie ETIFIER)

Le contenu, ici, importe peu. Ce qui compte c'est l'émergence d'une tentative de réflexion sur ce qui se fait habituellement, et ceci à cause de l'intrusion d'une organisation autre.

Conclusion

Le stage lecture en Centre Lecture et le stage lecture sur site ont des intérêts complémentaires. Le volet formation d'adultes est sans aucun doute intense et prédominant dans le premier sans pour autant être inexistant dans le second.

Par ailleurs, le risque est important de voir les enfants, entre autres, attribuer l'intérêt de la découverte d'un travail différent à la transplantation dans un autre lieu.

De là à penser que le stage en centre accentue et souligne l'aspect "mise en place d'une politique de lecture" et que le stage sur site en démontre les intérêts et enrichissement sur le plan de l'action en classe et auprès des enfants, il y a un pas que l'on pourrait franchir sans trop de risque.

Le "journal dans la case" du texte de Claude FAVIER est une illustration des limites de ce type de dispositif. Et Claude FAVIER sait bien qu'il y a encore loin jusqu'à la "Politique de Lecture" sur son quartier.

Un Centre Lecture suppose l'existence d'une Politique de Lecture sur le lieu même de son implantation. La formation en ce lieu s'adresse essentiellement à ceux qui ont des velléités de réalisation en ce domaine. Donc, la plupart du temps aux adultes, Les enfants eux profitent d'une vie bizarre et différente dont ils ne voient pas bien les tenants et aboutissants.

En Stage Lecture sur site pourrait devenir le volet complémentaire s'adressant plus particulièrement aux enfants/élèves les incitant à explorer leur statut de "travailleur-écolier". Le journal qui sort de la case et entre dans les familles porté par la compréhension de celui qui y a écrit est un geste qui peut faire beaucoup pour l'implantation de cette "Politique de Lecture".

Les "7 Propositions" sont loin, encore trop loin, Les stages et classes lecture sont des moyens qui, d'expériences en tentatives, s'y positionnent dans les effets qu'ils produisent.

Alors ? Difficile ? Impossible ? Les deux ?

"Le difficile, c'est ce qui peut être fait tout de suite ; l'impossible, ce qui prend un peu plus de temps."
(Georges SANTAYANA)

Robert CARON

Découvrir

Grosse déception dans la classe à l'annonce de la nouvelle ; "Le centre de Bessèges est fermé, il n'y aura pas de classe lecture !" Que faire ? Remplacer cette expérience par une quelconque classe de découverte ? Partir à tout prix ? Pour découvrir quoi ? Mes vingt-huit enfants de CM2 ont compris depuis longtemps "qu'ailleurs", c'est bien mieux qu'à l'école et que dans la cité. Compris également que n'importe quoi vaut mieux qu'une leçon de maths, de français ou d'éveil. Quant au maître, toujours prêt à dégouliner la moindre situation pour en faire une "leçon", il fait encore "là-bas" la même chose "qu'ici". Ça non plus, ce n'est pas une découverte.

Faire

Pourtant la classe avait grand besoin que "ça change". Il fallait faire autre chose ou plutôt, il fallait enfin "faire quelque chose". Après tout, qu'est-ce qu'une classe sinon un lieu où l'on ne "fait" rien selon le sacrosaint principe ; "Apprends, tu feras plus tard !" Évidemment, lorsque l'on fait produire à des enfants livrés à eux-mêmes, le résultat paraît décevant : normal, ils sont apprentis ! Pourtant, il se déploie dans ces moments-là une énergie et une détermination que nous n'avons pas le droit de négliger. Nous n'avons pas le droit non plus de réduire nos exigences en acceptant un produit mal ficelé. Ce serait mentir et faire l'apologie d'une facilité décevante. Alors ? Que faire ?

Produire ensemble

La solution est simple : faire produire un groupe d'enfants et d'adultes ensemble. Donner à chacun la possibilité d'exploiter ses capacités, l'occasion de sentir utile dans la conception de projets dans les actions et dans l'élaboration des produits qui en découlent. Dans ces conditions, l'apprentissage devient échange. L'enfant comme l'adulte découvre ses aptitudes et ses limites, Personne ne donne ni ne reçoit par force. Chacun propose et prend parce qu'il a besoin, tout simplement.

Cette idée, âme de toute classe lecture nous avait séduit au point de nous faire abandonner nos ambitions touristiques : la classe lecture, nous la ferions ici, chez nous, dans l'école, dans la cité Robert Lebon.

Produire pour quoi faire ?

Bien sûr un stage lecture "in situ" manque d'exotisme, mais il présente l'avantage de planter les racines d'une véritable politique de sectorisation sur le terrain même où l'arbre devra pousser, se ramifier. Il bénéficie aussi d'un atout majeur : un quartier de banlieue aussi défavorisé soit-il, présente une richesse incroyable de matière à penser. Délinquance, violence, intolérance... sont autant de sujets qui ne laissent pas indifférent et qui donnent aux écrits une authentique raison d'être ; le pouvoir d'agir. Je ne pense pas que produire un écrit sur les fleurs ou les papillons soit plus important qu'exprimer ses problèmes, voire sa hargne ou sa colère à moins que le rôle du pédagogue soit de faire taire ces choses-là (et de laisser s'exprimer les poings). Ce n'est donc pas seulement un stage lecture qui a eu lieu, mais l'amorce d'une véritable action sur les conditions de vie du quartier, une tentative de prise de pouvoir par la maîtrise de l'écrit.

Une "action exceptionnelle"

C'est sous la garantie de ce qualificatif qu'a pu démarrer enfin le stage lecture à Robert Lebon. Une telle débauche de moyens en personnel et en matériel, une telle ingérence communale en matière d'éducation ne devaient être "qu'exceptionnelles". Après, il faudrait que tout rentre dans l'ordre, que tout redevienne "normal".

Seulement voilà, lorsque des enfants, des enseignants, des bibliothécaires, des intervenants, des membres d'associations, des élus, ont eu l'occasion "exceptionnelle" de travailler ensemble dans un quartier où il y a urgence, ils en ressortent forcément convaincus que cette "exception", remplacerait avantageusement la règle.

Et puis, soyons économes, une telle dépense financière et énergétique pour une action ponctuelle serait un vrai gâchis. Il faut donc que tous les partenaires puissent définir ensemble une politique de lecturisation communale. L'enjeu n'est pas un vague "plaisir de lire" mais véritablement la sécurité, la santé, l'identité, en un mot la vie des habitants.

Qu'avons-nous déjà fait ?

Beaucoup et très peu. Le stage lecture à Robert Lebon a repris les rythmes et les contenus proposés à Bessèges : production quotidienne d'un journal d'opinion et d'une émission de radio, travail en bibliothèque et édition d'une plaquette, intervention de groupes dans des classes maternelles, présentations de livres, entraînement à la lecture sur ELMO. Et, bien sûr, activités sportives tous les après-midi, équilibrant le travail cérébral du matin.

Ce système était déjà bien éprouvé, nous ne pouvons que confirmer sa grande efficacité : des circuits courts de production, des écrits proches de la vie quotidienne, des écrits vrais, utiles... Ça marche !

Ajoutez à cela la présence de maîtres-d'œuvre hors pair en les personnes de Robert CARON, Jean-François MARTINEZ et de l'écrivain Claude BOURGEYX qui ont su injecter leurs compétences "avec talent", et vous comprendrez que ce stage fut un succès et que nous refusions qu'il ne reste qu'un souvenir.

Un journal dans une case

Ce quotidien que nous fabriquons avec lui, où il a écrit son article avec sa tête, son cœur et parfois ses tripes, ce journal qu'il attendait ce matin, qu'il m'a presque arraché des mains, qu'il a lu, commenté, critiqué avec nous, ce papier qui a illuminé son regard et le mien, je l'ai retrouvé le soir même dépassant de sa case. Il ne l'a pas emporté à la maison parce qu'il sait très bien que chez lui, "On s'en fout !"

Claude FAVIER

À peine installé dans le TGV pour Paris, je me suis posé la question de savoir ce que j'allais bien pouvoir leur faire écrire à ces mêmes de Villejuif. Ça, c'est mon côté "ce-soir-on-improvise". Attention ! Je ne dis pas "je-m'enfoutiste" ; l'improvisation n'est pas forcément synonyme de laisser-aller. Nuance !

À Poitiers, (c'est dire que mon esprit chemine parfois plus lentement que les trains...) j'ai trouvé une vague réponse à ma question : je ferai travailler les enfants sur un dialogue fictif entre personnages de contes.

À Tours, je me suis demandé si cette idée était vraiment bonne. (Et je me suis replongé dans le Canard Enchaîné.)

À l'approche d'Orléans-les-Aubrais, j'ai songé - allez savoir pourquoi - au Chaperon Rouge. (Ah ! si... je crois savoir : sans doute parce que c'est une star incontournable.)

Arrivé à la gare Montparnasse, j'ai chassé de mon esprit tout plan de travail et, avec cette détermination qui me caractérise, je me suis dit : "Bof, on verra bien."

Quand je me suis retrouvé face à sept gamins qui me demandaient ce que nous allions faire ensemble, il a bien fallu répondre à leur attente. Alors, comme ça, sous le coup d'une lumineuse inspiration, j'ai lâché : *"Nous allons imaginer un dialogue entre le loup, vous savez bien, le loup qui mange le Chaperon Rouge, et Charles PERRAULT vous savez bien, l'auteur de l'histoire. Et comme le loup ne peut pas se déplacer, il téléphone. Ça vous convient ?"* Mines dubitatives et regards affolés. Murmures dans les rangs.

Pour couper court aux palabres, j'ai suggéré que l'on se mette immédiatement au travail.

La suite n'a été qu'affaire de sérieux et d'urgence. De logique et de concentration. D'amusement, aussi. Et d'ambition.

Bien sûr, tout cela n'est pas allé tout seul. Il a fallu raisonner une fillette qui, alors que nous cherchions des synonymes au verbe manger, voulait absolument faire dire au loup : *"J'en ai marre de me farcir le chaperon rouge et sa grand-mère"* (Elle y a renoncé après que je lui ai expliqué l'autre sens de cette expression et la confusion qui risquait d'en découler.) Il a fallu que je sollicite maintes fois l'imagination des enfants et, maintes fois aussi, que je la contienne afin que l'on ne s'égaré pas sur des terrains minés. Il a fallu que je leur apprenne à résister à la tentation de l'à-peu-près quand le mot juste ne venait pas. Il a fallu s'obliger à donner à l'échange téléphonique que nous construisions, le naturel d'un dialogue. Oui, il en a fallu des choses ! Mais quelle joie de voir le texte prendre forme ! Quel bonheur de le jouer devant les micros de Radio Robert Lebon ! C'est bien simple : le troisième jour, alors que notre première production achevée nous nous attaquions à une seconde, les chers bambins, pris au jeu, ont renoncé à la récréation, me privant ainsi d'une pause que j'aurais bien goûtée, moi.

Claude BOURGEYX